



## Bien commun et poupées russes

### L'invité

#### Jean-Claude Huot

Aumônier du monde du travail



La notion de bien commun revient dans l'air du temps. On en parle au pluriel pour qualifier l'air et l'eau face au changement climatique. L'Épi, le projet de monnaie locale du Gros-de-Vaud et du pied du Jura, l'utilise au singulier dans ses objectifs: «servir l'intérêt du bien commun en promouvant des pratiques durables et responsables».

À l'occasion de la parution d'un livre sur le bien commun dont je suis l'un des auteurs et ayant codirigé l'ouvrage (*Le bien commun par-delà les impasses*, Paul-H. Dembinski et Jean-Claude Huot, Éd. Saint-Augustin, 352 p.), il vaut la peine de se demander ce que signifie cette notion. Ancrée dans l'enseignement social de l'Église catholique et la philosophie d'origine aristotélicienne, elle affirme que l'humain est un être social.

Il s'inscrit dans un réseau relationnel. Dès lors son bien propre implique le bien de l'ensemble de la société. Le bien commun constitue ainsi «l'ensemble de conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection d'une façon plus totale et plus aisée», comme le précise le Concile Vatican II (l'assemblée des évêques du monde entier) en 1965.

Comme citoyen, consommateur, travailleur, père de famille, je prends constamment des décisions

relatives à mon bien. Je vais choisir ce qui me correspond, me permet de bien vivre.

On pourrait parler d'intérêt particulier... et espérer que l'ensemble de ces intérêts individuels fasse automatiquement un intérêt général satisfaisant le plus grand nombre. Mais il n'en va pas ainsi.

Je suis appelé à penser mon bien personnel à l'intérieur d'un bien plus large, celui de ma famille, de ma commune, de mon canton, de mon pays, de l'Europe, du monde entier... de la planète Terre. Telle est l'interpellation du bien commun.

Je suis la «poupée russe» du centre. Mon bien dépend de celui de toutes les «poupées» qui m'entourent tout autant que je contribue à leur bien. Sans elles, je suis nu.

Avoir comme horizon le bien commun en agissant pour son propre bien invite au questionnement. Exemples: quand je fais mes courses, quels biens je favorise pour la nature, pour les producteurs de ma nourriture?

Quand je vote «Prévoyance 2020» ou «No Billag», où est la solution pour le bien commun de la société suisse?

Cette invitation peut paraître épuisante... on ne peut prendre le monde entier sur ses épaules! Plus qu'un impératif, c'est un état d'esprit, et il est fructueux: car on cultive alors son propre bien. On ne peut être heureux tout seul!

Le bien commun n'est ainsi jamais défini une fois pour toutes. Il reste pluriel et soumis au débat. Que le livre mentionné ci-dessus, fait de multiples contributions, nourrisse ce débat et fasse vivre cet horizon qui nous aide à construire notre bien à toutes et tous.